

Toronto Petits bijoux

Geneviève Royer

Numéro 187, novembre–décembre 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49409ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Royer, G. (1996). Toronto : petits bijoux. *Séquences*, (187), 9–10.

TORONTO: petits joyaux

tiennent avec les femmes. Dans **Quatuor en 4 mouvements** (Quarteto sé teséris kinisis), elle utilise l'éros comme moyen de sublimer la nécessité de vivre d'un couple adultère. Mais ce sont les partenaires masculins qui éprouvent le plus de mal à s'adapter aux circonstances qu'une vie parallèle leur impose. Tous, néanmoins, autant les hommes que les femmes, succombent aux plaisirs de la chair, apprivoisant du même coup leurs instincts les plus naturels.

Dans **La Femme qui revient** (I Yinéka pou epistréfi), Martina Passari et Nikos Savakis explorent les ressorts mélodramatiques du triangle amoureux avec une distanciation certaine. En effet, leur film est aussi froid et insaisissable que les personnages. Ici, c'est le héros masculin qui souffre, incapable de vivre sans celle qu'il aime, même s'il ne la connaît que depuis très peu de



Maison de campagne

temps. Saisi par l'implacable désir de la posséder, tel un chasseur qui guette sa proie, il finit par détruire l'objet de sa convoitise, s'isolant dans un mutisme accablant.

Et les femmes dans tout cela? Comme par un instinct inné, elles poursuivent leur destin de mères nourricières, d'épouses résignées et d'amantes accueillantes et émancipées. Mais chaque fois elles saisissent l'opportunité de voir les hommes qu'elles aiment ou qu'elles désirent se plier à leurs exigences de femmes protectrices, selon un rituel qui se perd dans la nuit des temps.

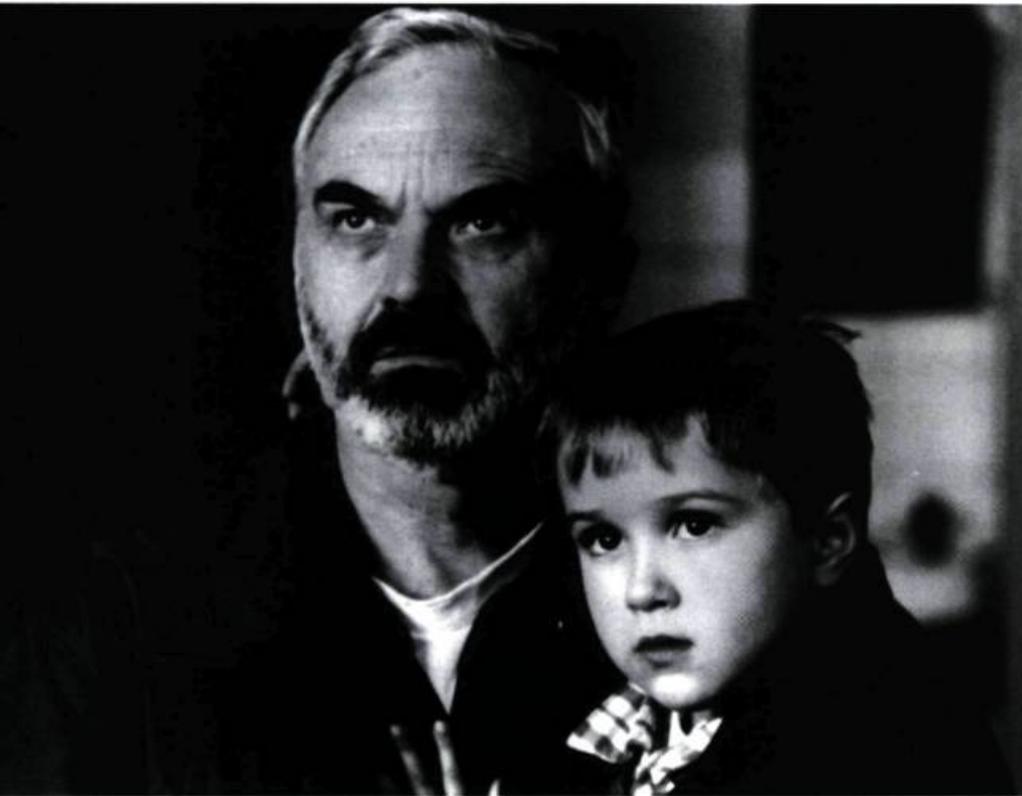
Élie Castiel



Toronto, cerveau financier et berceau culturel, a offert son 21^e Festival de films à ses fidèles cinéphiles locaux et ainsi qu'à ceux des délégations internationales. Point d'envol réputé des gros canons américains, Toronto réjouit par ailleurs son fervent public avec un arsenal impressionnant de productions aux ressources variées, en provenance d'une cinquantaine de pays.

Le Tchèque Jan Sverak (**The Ride**, 1994) accomplit un coup de maître avec son quatrième long métrage **Kolya**, récit qui se déroule à la fin des années 80, alors que la Tchécoslovaquie est encore dans le giron soviétique. Frantisek, charmant violoncelliste de 55 ans (Zdenek Sverak, le père du réalisateur), conclut une entente maritale avec une Russe désireuse d'obtenir la citoyenneté tchèque. Mais la véritable dot est révélée lorsque la jolie mariée s'enfuit en Allemagne, abandonnant son fiston de 5 ans, Kolya (Andrej Chalimon). Éminent scénariste, Sverak-père (**Mon cher petit village**, 1985) raconte avec esprit et chaleur la relation tissée entre le quinquagénaire et le bambin. Dans la veine des **Amours d'une blonde** de Forman, le

tandem Sverak évoque le comique naturel du quotidien, en évitant adroitement les pièges de l'humour rebattu. Le hoquet rituel d'une des amantes de Frantisek après l'amour, leurs jeux de séduction lors de concerts funéraires et les faux pas du petit Moscovite, inconscient des tensions politiques, se mêlent avec fluidité aux moments de tendresse. Chalimon n'a rien du jeu pré-programmé et commercial des moutards de Hollywood. Cousin spirituel du jeune Salvatore de **Cinéma Paradiso**, son Kolya émeut. La caméra de Sverak capte les tourbillons vertigineux d'un enfant malade, la luminosité d'un matin d'automne et les joyaux architecturaux de Prague. Issus d'un montage précis et transparent, les quelque 850 plans, dont de nombreux inserts,



Kolya

permettent à l'âme des personnages d'imprégner l'écran. Nul doute que Jan Sverak est l'un des porteurs d'avenir de la nouvelle vague tchèque. Il semble qu'une importante société américaine l'ait compris et désire s'approprier le scénario de *Kolya*: l'horreur latente d'un remake...

La prémisse du film *Irma Vep* est, précisément, l'élaboration d'un remake. Cette exubérante création, écrite et réalisée par le Français Olivier Assayas (*L'Eau froide*, 1994), baigne dans un sentiment d'urgence imposé par l'imminence de la fin du millénaire. Le réalisateur manipule son art avec fougue et finesse, livrant un spectacle

à la fois très branché et dépourvu de complaisance. Jean-Pierre Léaud est René Vidal, un réalisateur fané qui s'évertue à recomposer *Les Vampires*, la série de début de siècle de Louis Feuillade. Maggie Cheung joue son propre rôle d'actrice étrangère choisie pour incarner ce personnage éponyme d'Irma Vep (anagramme révélatrice), cambrioleuse énigmatique. En se glissant dans la peau de latex d'une Irma Vep à la *Catwoman*, elle accepte de se plier aux exigences de la lubie fantasmagorique d'un Vidal troublé. Assayas reprend la question de la représentation

au cinéma, en imbriquant plusieurs versions d'*Irma Vep/Les Vampires*, avec leurs propres variantes sonores et visuelles. Il accole l'original de Feuillade au tournage du film de Vidal, depuis l'œil nu des participants, puis celui de la caméra en train d'enregistrer l'action. Il dévoile enfin le produit semi-fini, réinventé par Vidal,

qui a truffé la pellicule d'inscriptions graphiques et créé un montage vertigineux. La caméra à l'épaule scrute agilement chaque scène.

De longs plans-séquences restituent, à la façon du direct, des échanges copieux où la spontanéité et le réalisme des interprètes suggèrent une large part d'improvisation, rythmée de musiques envoûtantes. Devenu complice de la trépidation perverse des toits de Paris, le spectateur se délecte.

Daytrippers est le premier long métrage de l'Américain Greg Mottola dont l'œil de lynx et la plume satirique laissent présager d'heureuses trouvailles. Lorsqu'elle découvre une lettre d'amour destinée à son mari, Eliza (Hope Davis) se réfugie auprès de sa mère (l'inoubliable Anne Meara) qui impose alors une excursion à Manhattan à la recherche d'indices sur cet adultère, en compagnie du Papa taciturne et de la sœur rebelle (Parker Posey), flanquée de son amoureux intello. Les heures de confinement des six adultes dans la bagnole paternelle permettent la résurgence d'un bagage familial égaré depuis longtemps. Mottola a astucieusement figolé ce scénario à l'humour fin et aux rebondissements inattendus. Le Festival a accordé une mention spéciale à *Daytrippers* pour «l'esprit et la compassion avec lesquels il (Mottola) dépeint la classe moyenne de l'Amérique contemporaine».

Geneviève Royer



Daytrippers